

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

#### DEUXIÈME PARTIE

#### VIII

QUEL FUT LE SOUPER DE LA DAME AU MASQUE ROUGE, ET COMMENT IL SE TERMINA

— Enlevez toutes ces victuailles et ces bouteilles vides, dit

homme qui, dans la prévision d'un danger quelconque, prennent leurs précautions en conséquence.

Ils étaient assis tous deux du même côté de la table, le dos au mur, de façon, si cela était nécessaire, à pouvoir garder l'entrée du cabaret.

Aucune de ces mesures de prudence n'échappa à Bassom-



Le chevalier de Guise se campa résolument sur la hanche et piqua la pointe de son épée sur le bout de sa botte.

Bassompierre au cabaretier, et faites-nous servir de l'hypocras.

La table fut débarrassée en un instant, sans que pour cela le marquis de La Fare, le comte de Langeac et M. de Sainte-Romme eussent seulement entre-ouvert la paupière.

Bassompierre, en ordonnant au cabaretier de servir de l'hypocras, savait qu'il fallait près d'une demi-heure pour préparer cette boisson, il voulait tout simplement gagner du temps...

Les deux inconnus, après s'être assis, avaient ramené leur épée de façon que la poignée fût à la portée de leur main et avaient posé leurs pistolets de chaque côté de leur assiette, en

pièce et à ses amis. Mais ils les virent avec une feinte indifférence, et ne semblèrent nullement se préoccuper de ce que faisaient les inconnus.

Ceux-ci, du reste, n'avaient pas une seule fois tourné la tête de leur côté, ne paraissaient même pas les avoir aperçus et agissaient absolument comme s'ils eussent été seuls dans la salle. De plus, ils gardaient un silence de statue. Depuis leur entrée, ils n'avaient pas échangé une parole.

Par les soins du cabaretier un souper splendide avait été servi. Les mets les plus recherchés, les vins les plus fins couvraient la table.

Les inconnus laissaient faire sans sortir de leur calme et de leur silencieuse immobilité.

Lorsque enfin le cabaretier jugea que l'ordonnance du festin ne laissait plus rien à désirer, il marcha droit à la porte de communication donnant dans l'autre salle, l'ouvrit et s'inclina silencieusement sur le seuil.

Au bout d'un instant, la dame au masque rouge parut, toujours suivie de ses deux acolytes noirs, sombres comme des muets du sérail et marchant à pas comptés derrière elle, le mousqueton sur l'épaule et la main sur la garde de la rapière.

En l'apercevant, les deux mousquetaires se levèrent et la saluèrent respectueusement.

La dame répondit par un léger signe de tête, puis elle se pencha doucement et prononça ce seul mot d'une voix douce et mélodieuse, au timbre frais et sonore :

— « Brial. »

Un des mousquetaires lui enleva aussitôt sa mante et la jeta sur le dossier d'un siège.

Les quatre gentilshommes qui suivaient, bien qu'à la dérobée, curieusement cette scène, étouffèrent un cri d'admiration.

La dame au masque rouge était grande, svelte, parfaitement proportionnée. Elle était habillée d'un satin gris-perle broché d'argent, avec des manches pendantes garnies de dentelles d'un prix énorme, rattachées par trois gros diamants ; sa fraise scrupuleusement fermée, couvrait, sans pourtant la cacher entièrement, une gorge admirable qu'agitait en ce moment une émotion intérieure.

Un petit bonnet de velours gris, surmonté d'une plume noire de héron, laissait échapper une profusion de boucles parfumées d'une chevelure d'un bleu noir. Sa peau satinée avait une teinte teinte nacrée qui tranchait avec la teinte sombre de sa chevelure. On ne voyait de son visage qu'une bouche mignonne aux lèvres d'un rouge vif, garnie de dents éblouissantes, et un menton séparé par une fossette, à l'un des côtés duquel s'épanouissait un signe brun gros comme la tête d'une épingle.

Cette dame eut un charmant sourire à l'adresse sans doute de celui des deux mousquetaires qui lui avait rendu le service qu'elle avait exigé de sa galanterie. Puis elle s'assit et fit signe aux deux hommes de reprendre place en face d'elle.

Les deux nègres se campèrent alors de chaque côté de la table, posèrent à terre la crosse de leurs mousquetons et reprirent aussitôt leur immobilité de statue.

La dame se pencha alors vers les deux mousquetaires, et leur dit assez haut pour être entendue de ses curieux voisins :

— « Quanto folgo de o ver ? »

Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement.

— « Ha de fazer me o gosto de jantar commigo, não é verdade ? »

— « Muito agradecido, » répondit en s'inclinant un des convives.

— « Convido a V. sem cerimonia, » reprit-elle toujours souriante.

— « E faz V. bem, » répondit sur le même ton le mousquetaire qui jusqu'alors n'avait point encore parlé.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura du Luo à l'oreille de ses compagnons.

— Tout ce que je puis dire c'est que ce n'est pas de l'allemand, répondit Bassompierre.

— Ni de l'anglais, fit le chevalier de Guise.

— Ce n'est non plus de l'espagnol ou de l'italien, reprit du Luo.

— C'est du morisque, messieurs, dit avec un magnifique aplomb le comte de Chevreuse.

— Du morisque ! firent-ils. Vous comprenez donc le morisque, comte ? s'écrièrent-ils avec étonnement.

— Moi ! pas le moins du monde.

— Alors, comment savez-vous que la langue qui parle cette dame est du morisque ?

— Ah ! voilà. Figurez-vous que j'avais pour gouverneur un vieil abbé qui avait été chargé par ma famille de m'apprendre une foule de choses dont, grâce à Dieu, je n'ai pas retenu un mot ; comme il lui était défendu de m'adresser de trop graves reproches, lorsque par hasard je commettais une faute, ce qui m'arrivait régulièrement plusieurs fois par jour, il m'invectivait en morisque et s'en donnait à cœur-joie. Je ne comprenais pas un mot, mais cela me faisait une peur effroyable !

— Bon ! et que concluez-vous de cela, cher ami ? lui demanda le comte du Luo.

— Eh bien ! ce que nous entendons me paraît ressembler fort à ce que me disait mon vieil abbé, d'où je conclus que ce doit être du morisque.

Un éclat de rire frais, joyeux, perlé, argentin lui soupa net la parole et le laissa tout penaud.

— Vous vous trompez, monsieur le comte de Chevreuse, dit la dame en excellent français avec un sourire légèrement railleur, je ne parle pas le morisque, mais le portugais.

— Bon ! fit en riant Bassompierre, c'est la même chose. Le portugais ressemble au morisque comme le lorrain à l'allemand.

— Vous croyez, monsieur de Bassompierre ? fit-elle.

— Alors madame est Portugaise ? demanda galamment le chevalier de Guise.

— Peut-être, monsieur le chevalier de Guise, répondit-elle.

— Non, vous vous trompez tous, messieurs, dit en souriant du Luo, madame est un ange qui a daigné détacher un instant ses ailes pour descendre sur la terre.

— Ou un démon qui est monté de l'enfer pour vous perdre, monsieur le comte Olivier du Luo de Mauvers ? dit-elle d'un ton ironique en fixant sur lui un regard ardent à travers les trous de son masque.

— Vous nous connaissez donc tous, madame ? C'est un grand honneur et un grand bonheur pour nous, dit Bassompierre en se rengorgeant.

— Oui, messieurs, je vous connais, et plus même que vous ne le supposez ; je connais aussi vos amis, messieurs de Langeac, de La Fare et de Sainte-Romme qui dorment la tête sur la table, ivres comme des outres.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria monsieur de Chevreuse avec un désespoir comique. C'est une sorcière, mes amis ?

— Quel malheur, dit Bassompierre, que Sa Grandeur monseigneur l'évêque de Luçon ne soit pas ici pour l'exorciser !

— Lui qui exorcise si bien ! ajouta le chevalier de Guise. L'inconnue et ses deux silencieux compagnons éclatèrent d'un franc éclat de rire.

— C'est égal, murmura le comte du Luo, assez haut pour être entendu, sorcière ou non, je me damnerais de grand cœur pour elle !

— Même sans me voir ? siffla-t-elle d'un bec acéré.

— Surtout sans vous voir, madame, foi de gentilhomme ! répondit-il nettement.

Elle sourit et sembla rêveuse.

— Prenez garde, Olivier, prenez garde, mon ami ? s'écriè-

rent en riant les gentilshommes, peut-être ces délicieux gants parfumés cachent-ils des griffes cruelles ?

L'inconnue dôt distraitement un de ses gants et laissa voir une main délicate de forme, éblouissante de blancheur.

— Les griffes roses sont parfois les plus cuisantes blessures, dit-elle railleusement.

— Pardieu ! je le répète, ange ou démon, madame, je vous suivrais partout, même en enfer, sur un mot, sur un signe de vous ?

— Êtes-vous donc libre de le faire ? répondit-elle sèchement. Vous oubliez, il me semble, que vous avez une femme, monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers ?

— Oh ! s'écria Olivier en devenant livide, et il retomba sur son siège, anéanti et les yeux hagards.

— Bon, il en tient ! fit en riant Bassompierre. Vous avez raison, de Chevreuse, nous sommes en face d'une sorcière.

— Voulez-vous être fixé à cet égard, monsieur de Bassompierre ? Informez-vous auprès de madame de Coulanges ?

— Démon ! s'écria le gentilhomme en pâlisant. Allez, messieurs ! moi j'y renonce.

— C'est fort curieux, sur ma foi ! dit le chevalier de Guise ; et à moi charmante sibylle, que m'annoncerez-vous ?

— Rien, monsieur, si ce n'est que vous descendez d'une race de lions qui, si vous n'y prenez garde, finira par des singes !

— Mordieu ! s'écria-t-il en se levant à demi.

— Allons, la paix ! dit le comte de Chevreuse en l'obligeant à s'asseoir. Allez-vous vous fâcher contre une femme ?

— Monsieur le comte de Chevreuse a raison, monsieur de Guise, contenez-vous, reprit l'inconnue toujours railleuse ; c'est plaisir de petites gens, bon tout au plus pour eux, d'insulter et battre les femmes. N'est-ce pas, monsieur de Chevreuse ?

— Vous êtes le plus charmant démon que j'aie jamais vu, madame, répondit le comte de Chevreuse en pâlisant imperceptiblement. Allons ! le compte y est bien ; nous en tenons tous !

— Et vous vous tenez pour satisfaits ?

— Couci, couci, la partie n'est pas égale entre nous, madame.

— Pourquoi donc cela ? répondit-elle avec hauteur.

— Parce que vous savez qui nous sommes, et nous ignorons, nous, qui vous êtes, madame ?

— Oui, mais nous le saurons ! dit avec violence le chevalier de Guise.

— Prenez garde, monsieur, ceci ressemble à une menace ? reprit-elle sans se déconcerter.

— Et o'en est une, madame ! Pardieu ! il ferait beau voir qu'il vous fût permis, sous le masque, de venir ainsi, à la nuit noire, insulter dans un cabaret quatre gentilshommes des meilleurs maisons de France ?

— Monsieur !

— Madame, chacun en ce monde doit subir les conséquences de ses actes ; nous ne savons qui vous êtes, nous n'avons même pas essayé de le savoir. Nous avons, en gens d'honneur, respecté votre incognito. Vous, au contraire, sans provocation de notre part, sans même que nous vous adressions la parole, vous vous êtes mêlée à notre conversation et nous avez jeté à chacun une insulte à la face. Et vous croyez que cela finira ainsi ? Non pas, s'il vous plaît, madame, si ce n'est vous, vos convives, s'ils sont réellement gentilshommes, nous répondront de vos injures.

— Nous ne nous battons pas, monsieur ; dit froidement un des mousquetaires.

— Ah ! que faites-vous donc alors

— Notre devoir en tuant ceux qui osent insulter cette dame dont nous nous déclarons hautement les serviteurs ; dit alors le second mousquetaire.

Tout en parlant ainsi, les deux inconnus prirent un pistolet de chaque main, et se levèrent en même temps que les nègres relevèrent leurs mousquetons.

— Très-bien ! dit en ricanant le chevalier de Guise, vous n'êtes pas des gentilshommes, mais des assassins à gages ? Voilà ce que je voulais savoir.

— Qu'ordonnez-vous, madame ? dit un des inconnus en se tournant vers la dame au masque rouge.

— Patience ! répondit-elle, toujours assise, calme, souriante et nonchalante à la fois.

— Sang-Dieu ! quoi qu'il arrive, je n'en aurai pas le démenti, s'écria le chevalier de Guise. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

— Ce que vous ferez, nous le ferons, dirent Bassompierre et le comte de Chevreuse.

— Eh ! marquis ? De Langeac ? de Sainte-Romme ? Réveillez-vous un peu, mes amis, il va falloir en découdre ! firent alors Bassompierre et le comte de Chevreuse, en secouant rudement les trois dormeurs.

Ceux-ci se trouvèrent debout en un instant.

— Hein ! s'écria le marquis, en découdre ? Bravo ! j'en suis !

— Avec qui ? ajouta de Langeac.

— Et il n'y a plus de verres ! fit mélancoliquement M. de Sainte-Romme en regardant sur la table.

— Avec les gens que vous voyez, dit le chevalier de Guise.

— Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria le marquis de La Fare, le Diable ?

— Oui, ou peu s'en faut ; reprit M. de Guise avec un sourire amer.

— Eh bien ! bravo ! bataille ! cela nous réveillera !

Six épées étincelèrent à la fois hors du fourreau.

Nous disons six épées parce que le comte du Luc, depuis la rude riposte qui lui avait été faite, était demeuré immobile et sombre sur son siège, complètement étranger, en apparence du moins, à la scène qui avait suivi.

Le chevalier de Guise se campa résolument sur la hanche, piqua la pointe de son épée sur le bout de sa botte, et, regardant les inconnus bien en face :

— Écoutez nos conditions, messieurs ? dit-il d'une voix ferme.

— Vos conditions ? répondit la dame au masque rouge avec un sourire railleur.

— Nos conditions, oui, madame, parce que, étant des gentilshommes et non des assassins, nous sommes certains d'avoir raison des drôles qui vous protègent.

— Voyons ces conditions ? reprit-elle en se mordant légèrement les lèvres.

— D'abord, établissons bien nos positions respectives. Nous sommes sept et vous êtes quatre, il est vrai que vos estafiers ont des armes à feu, mais avant que le rouet de leurs pistolets ou de leurs mousquetons n'ait joué, deux d'entre eux au moins seront morts et nous aurons bon marché des autres.

— A cela il n'est pas encore temps de répondre. Voyons vos conditions ?

— Soit, madame, les voici. Vous allez à l'instant, entendez-vous, madame, jeter bas votre masque, afin que nous vous

reconnaissons bien, si par hasard déjà nous vous avons vue, et vous nous demanderez pardons des insultes qui par vous nous ont été faites.

— Pardon ! le mot est dur lorsqu'il s'adresse à une femme, monsieur le chevalier de Guise, dit-elle d'une voix railleuse, tout en laissant à la dérobée filtrer un regard sur le comte du Luc.

— Vous avez cinq minutes pour vous décider, madame.

Et il posa sur une table sa montre entourée de diamants.

— Je vous remercie de m'accorder un temps aussi long, monsieur. Une minute me suffira. A votre tour, écoutez-moi ?

Au même instant le comte du Luc s'élança au milieu de la salle et se plaça résolument entre les deux partis.

— Pas un mot, madame, dit-il d'une voix sévère. La faute que vous avez commise est grave sans doute, mais ne mérite pas le rude châtement que mes amis prétendent vous imposer. Vous êtes femme, de grande race, sans doute, convaincue que tout doit être permis à votre sexe, vous avez voulu jouer un jeu dangereux. Vous nous avez insultés, nous, des gentilshommes. Mais ces insultes que, venant d'un homme, tout notre sang n'aurait pas suffi à laver, venant d'une femme, nous les dédaignons.

— Monsieur !

— Oh ! j'ai le droit de parler, madame, et je parlerai. Il faut que vous sachiez bien qui nous sommes, et qu'en vous-même vous rougissiez de votre conduite. Si, forte de votre faiblesse, vous n'avez pas craint d'oublier ou plutôt de méconnaître la circonspection que cette faiblesse vous impose, nous n'avons pas oublié, nous, ce que l'honneur de notre nom nous commande. L'épée au fourreau, mes amis ! Hôtelier, apporte l'hypocras, buvons, messieurs, sans songer davantage aux filles de Bohême qui courent les rues la nuit sous la garde de suppôts de la Cour des Miracles, pour insulter lâchement des hommes de cœur.

— Monsieur ! s'écria-t-elle en faisant un bond comme pour s'élançer sur lui, vous payerez cher cette insulte !

— Allons donc, madame ! reprit-il en haussant les épaules, et souriant avec mépris, est-ce que je vous connais, moi ?

— Oh ! prenez garde !

— A quoi, madame ? Tenez, me voici devant vous, ma poitrine est découverte ; je ne baisse pas le regard ; donnez l'ordre à vos estafiers de tirer sur moi, je vous en défie !

L'inconnue se rejeta en arrière par un mouvement désespéré et cacha son visage dans ses mains.

— Buvons, messieurs ! dit le comte du Luc en prenant un des verres que l'hôtelier venait de poser sur la table.

Les six gentilshommes avaient, aux premiers mots du comte, remis l'épée au fourreau.

— Bien parlé, vive Dieu, notre ami !... Vous aviez raison, nous nous étions trompés.

— Oui, fit le chevalier de Guise, nous avons pris une fille bohême pour une grande dame.

— Plus un mot sur elle, messieurs, quelle qu'elle soit, souvenons-nous qu'elle est femme.

Tout à coup la dame au masque rouge fit un bond de panthère, posa sa main frémissante sur l'épaule du comte du Luc et approchant, presque à le toucher, son visage du sien :

— Je t'aime ! lui dit-elle d'une voix étouffée, je t'aime, car parmi tous ces muguets, toi seul tu es un homme !

— Voilà un amour qui vous a pris bien vite à la gorge, ma mignonne ? répondit-il d'une voix railleuse.

— C'est possible !... Et maintenant, si je t'ordonnais de me suivre, viendrais-tu ?

— Pourquoi pas ? Un gentilhomme n'a que sa parole, et je vous ai donné la mienne.

— C'est bien ! je la garde, bientôt tu auras de mes nouvelles.

— Sois, madame. A votre santé !

— Il porta son verre à ses lèvres avec un souriro railleur.

— A peine eut-il bu quelques gouttes qu'elle le lui arracha des mains, le vida à moitié et jetant le reste à la figure des autres gentilshommes :

— Quant à vous, dit-elle, vous êtes tous des lâches !

A cette insulte terrible ils poussèrent un rugissement de fureur et tirèrent leurs épées.

Mais l'inconnue s'était rejetée vivement en arrière en portant à ses lèvres un sifflet d'argent dont elle tira un strident appel.

Au même instant la porte s'ouvrit avec fracas et une quinzaine d'hommes masqués et armés jusqu'aux dents firent irruption dans la salle.

En une seconde, les six gentilshommes furent enveloppés et couchés en joue.

— Vous voyez que je ne vous craignais pas, messieurs ? dit elle avec une mordante ironie. La fille bohême n'a pas eu besoin de ses estafiers pour vous dire en face que vous êtes des lâches. Adieu, je vous laisse à vos plaisirs. Quant à toi, Olivier du Luc de Mauvers, souviens-toi !

— Sang-Dieu ! oui, je me souviendrai, mignonne, s'écria-t-il en riant, tu es le plus séduisant démon qui soit sur terre ! que tu viennes de l'enfer ou du ciel, je jure Dieu que je t'aime déjà comme un fou !

Un rire saccadé, ressemblant à un sanglot, fut la seule réponse qu'il reçut de l'inconnue.

Elle fit un dernier geste de commandement et disparue entourée et suivie de ses mystérieux défenseurs.

Il y eut instant de stupeur parmi les gentilshommes.

Ils se regardèrent comme s'ils étaient en proie à un horrible cauchemar ; puis, sans dire un mot ils prirent leurs manteaux et leurs feutres et quittèrent le cabaret.

Mais ils ne purent rien apercevoir.

Bien que cinq minutes à peine se fussent écoulées depuis son départ, l'inconnue avait disparu sans laisser de traces.

A peine quittaient-ils le cabaret qu'une porte intérieure s'ouvrit, et deux personnes pénétrèrent avec précaution dans la salle.

Ces deux personnes étaient le comte Jacques de Saint-Hyrem et sa sœur.

— Eh bien, Diane, demanda d'un ton goguenard le comte à sa sœur, es-tu satisfaite de la surprise que je t'ai ménagée ?

— Oh, oui, mon frère, répondit-elle d'un air pansif, car je soupçonne que ce que nous avons vu et entendu ce soir nous servira grandement.

— C'est pour cela même que je t'ai amenée ici, petite sœur, et maintenant, je crois que nous pouvons regagner notre demeure ?

— Allons ! fit-elle.

Ils sortirent à leur tour.

## IX

EN QUEL LIEU SINGULIER CLAIR-DE-LUNE CONDUISIT LE  
COMTE DU LUC

Depuis que le comte du Luc s'était définitivement fixé à Paris, il avait quitté la petite chambre dans laquelle il logeait pendant ses rares voyages ; mais afin d'avoir ses aises et de ne pas quitter maître Grippart et sa femme que, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il aimait beaucoup, il avait loué pour son usage particulier tout le premier étage de l'hôtellerie de la « Chère Licorne » ; il avait fait meubler avec goût et s'était arrangé un charmant appartement.

Cet appartement était fort vaste. Il se composait de deux chambres à coucher, une pour lui, l'autre pour le capitaine, plusieurs salons, une salle à manger, un cabinet de travail, enfin une douzaine de pièces environ.

Le capitaine et lui avaient chacun une entrée particulière et pouvaient, lorsque cela leur convenait, rester chacun chez soi. Un escalier dérobé débouchait dans la cour où se trouvaient les écuries dans lesquelles le comte avait placé ses chevaux et son carrosse ; sans passer par l'hôtellerie il avait toutes facilités pour entrer dans la maison, en sortir, et recevoir les gens qui avaient affaire à lui, sans que l'hôtelier ou ses valets en eussent connaissance.

Un matin, quelques jours après les événements rapportés dans le précédent chapitre, le comte Olivier du Luc qui, selon son habitude, n'était rentrée à son logis qu'au petit jour, dormait à poings fermés lorsque la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit et le capitaine Vatan entra en faisant sonner ses éperons et laissant traîner sa rapière.

— Hein ? fit Olivier en ouvrant les yeux, qu'y a-t-il ? que me veut-on ?

— C'est moi, cher ami. Vous avez bien dormi ? dit le capitaine en s'étendant nonchalamment sur des coussins.

— Que le diable vous emporte de me réveiller ainsi ! fit Olivier d'un air de mauvaise humeur.

— Bon ! reprit l'autre sans s'émouvoir, vous n'avez pas le réveil carressant, cher ami, c'est une justice à vous rendre.

— Je dormais si bien, fit le comte en s'étirant avec paresse et baillant à se démettre la mâchoire.

— Ah ! si je l'avais su !

— Vous m'auriez laissé dormir ?

— Non pas, je vous aurais empêché de vous coucher, afin de vous éviter le désagrément que je vous cause.

— Ah ! pardieu, voilà un singulier raisonnement, par exemple ! fit-il en riant ; sur ma foi ! il n'y a que vous, cher ami, pour trouver de tels palliatifs ?

— Que voulez-vous, comte, on fait ce qu'on peut.

— Ah ! ça ! il y a donc quelque chose ?

— En thèse générale, cher ami, souvenez-vous de ceci : il y a toujours quelque chose, surtout quand on conspire.

— Chut ! plus bas, donc, s'écria le comte en se dressant sur son séant.

— Bon, pourquoi cela, nous sommes seuls ici.

— Nous sommes seuls ? nous sommes seuls ?

— Or, nous conspirons bel et bien, ne vous en déplaise, cher ami, et si nous n'y prenons garde, dame !

— Eh bien ?

— A propos, vous savez que le roi est revenu de Saint-Germain, n'est-ce pas ?

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait ?

— Allons, je vois que vous n'êtes pas en train de causer... Je m'en vais.

— Au diable ! laissez-moi au moins le temps de m'éveiller. Vous me prenez à la gorge, sans dire gare !

— C'est juste. Vous levez-vous ?

— A l'instant.

— Eh bien, j'attendrai.

— Je vous demande dix minutes. Est-ce trop ?

— Non, si elles ne dépassent pas un quart-d'heure.

— Soyez tranquille. Michel ?

Le valet de chambre parut.

— Apporte au capitaine, reprit le comte, une bouteille de cette liqueur des îles que l'on m'a, il y a quelques jours, envoyée de Dieppe. Tu sais ce que je veux dire ?

— Oui, oui, monsieur le comte ; ça a même un nom très-drôle.

— Le nom ne fait rien à la chose. Va, dépêche-toi !

L'ordre du comte fut exécuté en moins de cinq minutes.

— Goûtez-moi cela, capitaine, dit Olivier en emplissant deux verres jusqu'aux bords d'une liqueur aux reflets de topaze brûlée, qui, aussitôt que la bouteille fut débouchée, parfuma l'atmosphère d'une odeur à la fois âcre et pénétrante.

— Oh ! oh ! fit le capitaine en ouvrant les narines.

— Goûtez, goûtez, capitaine, reprit le comte en endossant une robe de chambre et passant dans son cabinet de toilette, après avoir choqué son verre contre celui de l'aventurier et l'avoir vidé d'un trait. Vous me donnerez votre avis tout à l'heure ?

— A propos, dit l'aventurier, pendant que vous y êtes, habillez-vous comme s'il s'agissait de faire campagne.

— Hein ! s'écria le comte, que me dites-vous donc là ?

— Rien, c'est un conseil que je vous donne.

— Mais, vous m'expliquerez...

— Tout ce que vous voudrez, cher ami. Seulement, croyez-moi, habillez-vous d'abord.

Demeuré seul, le capitaine vida son verre d'un trait, l'emplit et le vida une seconde fois, non pas comme un gourmet qui savoure une liqueur recherchée, mais machinalement, et, pour ainsi dire, presque comme par acquit de conscience.

Puis, après avoir jeté un regard soucieux autour de lui, il s'approcha d'un pas furtif de l'estrade, passa derrière la tapisserie et poussa un ressort.

Une porte secrète s'ouvrit ; le capitaine se pencha vivement dans l'entre-bâillement.

— Es-tu là, Clair-de-Lune ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, capitaine, répondit le vaurien en apparaissant tout à coup, depuis plus d'une demi-heure déjà !

— Bon ! ne t'impatiente pas, mon gars, avant cinq minutes nous partirons.

— C'est bien, capitaine.

— Tu as ponctuellement exécuté les ordres que je t'ai donnés ?

— Oui, capitaine, vous pouvez être tranquille.

— Merci, mon gars, tu sais que je compte sur toi ?

— Oh ! il n'y a pas de soin, capitaine, vous pouvez y compter.

— Bon ! maintenant souviens-toi de ton rôle, et décampe !

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## LA DAME DE PIQUE

OU  
LE NIHILISME EN RUSSIE.

## CHAPITRE XII

FRÈRE ET SŒUR

— C'est vrai, fit le docteur.

— C'est encore par mes soins que son frère, Maxime, a fini par se laisser affilier à notre société et a juré d'en observer les statuts...

— Il ne le fera pas, s'écria le fils du pape.

— Je le sais, frère, et c'est parce que je suis certaine de son refus que je l'ai proposé à votre choix. Vous l'appellerez à votre tribunal, vous lui annoncerez qu'il est désigné par le sort pour frapper l'Empereur; je le connais, il refusera; en refusant il désobéira, en désobéissant il encourra la peine de mort.

— Quel avantage trouverons-nous, demanda le sénateur Sabourof.

— Celui de faire entrer dans notre caisse dix millions, rien que cela, répondit la Sibérienne, puisqu'après la mort de Maxime sa fortune revient de droit à sa sœur ou, ce qui est la même chose, au comité dont la naïve et vaniteuse Stella fait partie.

— A moins qu'elle aussi ne se marie avec quelque noble, comme il n'en manquera pas pour jouir de sa fortune.

— Fœdora ne se maria pas, fit sèchement la Sibérienne, je ne le lui permettrai pas.

Ces paroles furent dites avec une énergie si froide, avec un accent si certain de réussite, que tout le bureau applaudit.

— Après ces explications, je retire mon accusation, s'écria l'ingénieur.

— Moi je demande, pour notre sœur, un vote de remerciements, ajouta le docteur.

Nadiège, faisant aussi peu de cas des blâmes que des éloges, inflexible dans sa volonté, elle ne voulait qu'une chose : atteindre son but, dut-elle, pour y arriver, briser sans pitié les personnes auxquelles, comme à Fœdora, elle prodiguait les témoignages de la plus ardente amitié.

Sans paraître entendre les paroles qui lui étaient adressées, elle se rassit en disant :

— Pour l'exécution de la proposition faite par notre président, et que je viens de soutenir, je demande que le conseil, auquel sera nominalement convoquée Fœdora, se réunisse demain à la forge, et que Maxime Kourdoukof soit sommé de comparaître devant lui.

Cette femme, si froide et si ferme, imposait ses volontés ; les membres du conseil lui obéirent.

Vers minuit, en rentrant de chez le père de sa fiancée, le beau Maxime trouva à son adresse une enveloppe armoriée et parfumée.

— Encore quelque invitation à un bal ou à un dîner, pensa-t-il, c'est vraiment insupportable, après tout peut-être Olga y sera-t-elle, et il rompit le cachet.

Le billet qui s'en échappa contenait ces mots :

« Par ordre du comité suprême de Saint-Petersbourg, Maxime Mikaelovitch Kourdoukof est sommé de se rendre à la réunion secrète qui sera tenue demain, 19 avril, au lieu ci-dessous indiqué.

« Pour le comité, son président.

« NUBIUS. »

A côté de la signature était apposé le cachet, si connu, ovale, avec une tête de l'Empereur entre un poignard et un revolver.

— Oh ! oh ! sommé ! je suis sommé, murmura-t-il avec colère, sommé par ces imbéciles comme si j'étais leur esclave ou leur chien. Parbleu, voilà une belle occasion d'en finir avec ces coquins et ces insolents. Eh bien ! oui, j'irai, j'aurai le plaisir de voir, face à face, ce Nubius, cet Ignotus, cette Stella. Je leur arracherai leur masque et leur dirai leurs vérités. Bonne histoire à conter à mes camarades, et bonne leçon à donner à ces révolutionnaires mystérieux qui commencent à me rompre la tête avec leurs stupides utopies.

Presque à la même heure la nihiliste Stella trouvait, elle aussi, une convocation pour délibérer sur une affaire d'une haute importance.

Son premier mouvement fut de froisser ce papier importun, une réflexion l'arrêta ; il vaut mieux que je sache ce qui se trame contre l'Empereur, se dit-elle ; Sa Majesté a comblé ma famille de ses faveurs, je m'opposerai à ce qu'il soit donné suite aux menaces du comité contre sa personne ; si je ne puis rien contre la résolution du comité, je consulterai la comtesse Tatiana et j'aviserai.

A déjeuner, le lendemain, Nadiège qui, pour la première fois depuis quatre ou cinq jours n'était pas sortie, vint s'asseoir à table.

— Tu deviens bien rare, lui dit la comtesse.

— C'est vrai, j'ai eu beaucoup à faire ces jours-ci, la police traque les nôtres avec un redoublement de férocité depuis l'attentat contre Drenthelo. Nos affaires n'avancent pas, le comité ne fait rien, on est très mécontent de lui dans les centres et il serait grand temps qu'il s'expliquât.

— Sur quoi veux-tu qu'il s'explique.

— Sur la suite qu'il prétend donner à la sommation faite à l'Empereur. Des menaces inexécutées ne sont que ridicules. Les défections se multiplient dans nos rangs ; voici ton frère qui, dit-on, épouse la Volouïef ; les autres officiers suivent son exemple et nous tournent le dos, et, ma foi, je ne saurais les en blâmer. La faute en est au comité qui ne donne plus signe de vie.

— Que veux-tu, sœur, ces assassinats commis ou manqués sont bien de nature à aliéner les gens honnêtes, et à effrayer les indécis ; Maxime me le disait hier, l'affaire du général des gardarmes est appréciée très sévèrement dans l'armée.

— Je ne dis pas le contraire, mais j'en reviens toujours là : que fait le comité ?

— Il se rassemble ce soir, dit Fœdora.

— Ah ! enfin ! s'écria la Sibérienne, tâchez de décider quelque chose, si les chefs ne veulent plus la révolution, qu'ils le disent et nous cesserons de conspirer ; à mon avis ce serait même le plus prudent en ce moment, ajouta-t-elle, et je t'engage, s'il y a quelque proposition de faite, à insister pour que le mouvement soit enrayé.

— Quoi ! ce serait ton avis, s'écria la comtesse toujours crédule.

— Certainement oui, non pas que je renonce à mes théories ; mais d'après tout ce que je vois, la nation n'est pas mûre pour les mettre en pratique, plus tard, je ne dis pas...

— En vérité, chère sœur, tes opinions sont tout à fait les miennes, ajournons nos projets de changements.

— Un éclair de haine et de colère passa dans les yeux de Nadiège, qui les tenait fixés sur son assiette pour ne pas se trahir, et qui, voulant à tout prix compromettre son amie avant de perdre son frère, reprit tristement :

— Nous sommes du même avis ici, mais je ne suis pas de

comité moi, et tes sages paroles il n'y a que moi qui les entende, auras-tu le courage de les répéter devant le conseil ?

— Crois-tu que ce soit nécessaire ?

— Absolument, si tu veux arrêter un mouvement qui, provoqué par le comité et mal soutenu, expose tous les Nihilistes convaincus à la prison, à la déportation, à la mort. Oui, amie, tu sais si je voudrais t'exposer à un danger ou même à un désagrément inutile. Eh bien ! en cette occasion je te le déclare, je crois que ton devoir est de parler.

— Si cependant, par un acte de folie, mes collègues décidaient un attentat contre la personne de l'Empereur...

— Dans les circonstances actuelles ce serait une folie insigne, le signal de la plus épouvantable persécution. Une pareille détermination est plus qu'improbable, elle est impossible, si cependant elle se produisait, réclame énergiquement et s'ils persistent, donne ta démission et retire-toi de cette assemblée de fous.

— Oh ! que n'es-tu là pour me soutenir, soupira la comtesse.

L'arrivée de Poulvna interrompit cette conversation.

— Nous en reparlerons ce soir à dîner, fit la Sibérienne.

— Pourquoi pas après déjeuner.

— Il faut absolument que je sorte.

La jeune fille avait elle aussi, à aller chez la comtesse Tatiana qui, lui trouvant une physionomie triste et préoccupée, lui demanda si elle n'était pas souffrante.

Fœdora prétextait une migraine et rentra de bonne heure pour préparer, avec Nadiège, le discours qu'elle devait prononcer.

Ce fut en vain qu'elle l'attendit ; la Sibérienne qui avait ses raisons pour ne pas, revenir, demeura tout le reste du jour en conférence soit avec Nubius, soit avec Solovief.

En désespoir de cause, Fœdora sortit en retard à huit heures et quelques minutes ; quand elle arriva à la forge, le conseil au grand complet, siégeait depuis un quart d'heure.

— Soeur, fit le président au moment où elle prenait place au fauteuil, ton absence a failli arrêter nos délibérations, signe ce registre afin que nous puissions continuer.

Un peu confuse de son inexactitude, Fœdora prit la plume, puis s'empressa de signer de son nom de Strella, et le secrétaire reprit aussitôt le livre.

— La parole est au frère Ignotus, dit le président.

Le baron se leva.

— Frères, dit-il, après l'importante décision que nous venons de prendre et que vous avez tous signée, je propose de faire comparaître le vengeur désigné par le sort, afin de recevoir son serment, mais auparavant il me semble nécessaire de nous entendre sur le délai qu'il convient de lui accorder, délai le plus bref possible, afin que nulle indiscretion ne puisse faire avorter l'action sublime à laquelle la Russie d'abord, et le monde entier par elle devront leur affranchissement complet et leur entière régénération.

Toutes les mains se levèrent aussitôt en signe d'assentiment, seule Fœdora avant de voter avec ses complices, crut devoir, effrayée qu'elle était par ces mots d'importante délibération signée à l'unanimité, demander au président de quoi il s'agissait.

— De la décision que tu viens de signer librement à ton arrivée, répondit Nubius à demi-voix, avec un accent ironique qui la fit frémir.

— J'ai signé sans savoir quoi, reprit la jeune fille, ou plutôt en croyant qu'il ne s'agissait que du procès-verbal de notre précédente séance, je demande donc, ou que tu me fasses connaître cette délibération ou que le registre me soit communiqué pour le lire.

— Tu aurais dû en prendre connaissance avant d'y apposer ton nom, répondit sévèrement le président ; la discussion ne peut être renouvelée sur un article déjà voté et, par conséquent, la communication du registre me semble inutile, qu'en pensent mes collègues ?

— Elle est contraire aux règlements et je m'y oppose, répartit la dame de Piquo d'une voix aigre, voix dont le timbre était connu à Fœdora.

— Elle arrêterait nos délibérations, ajouta Ignotus.

Strella ouvrit la bouche pour réclamer, mais elle se tut et demeura immobile de saisissement, en entendant un des huissiers, qui venait d'ouvrir la porte, jeter à haute voix à l'assemblée le nom de Maxime Mikaelovitch Kourdoukof, désigné par le sort pour exécuter la sentence fatale.

À la vue du grand et beau jeune homme, portant le costume d'officier des chevaliers gardes, et s'avancant le front haut, l'air méprisant, la main sur la poignée de son sabre, deux revolvers passés à la ceinture, un murmure d'étonnement mêlé de crainte se fit entendre autour de la table.

Les huissiers saisirent leurs haches, Nubius et ses complices étendirent la main vers leurs armes et il y eut un moment de silence.

— Messieurs, fit Maxime en s'arrêtant en face des dix hommes masqués, si je suis venu ici, c'est que vous m'avez convoqué et je regrette que ma présence paraisse vous alarmer. Rassurez-vous sur mes intentions et veuillez vous expliquer.

Nubius avait eu le temps de se remettre :

— Frère, dit-il, les membres du comité secret ne sont pas accessibles à la peur, comme tu semble le croire, ta présence ici ne les surprend pas, ce qui les étonne c'est de te voir t'avancer devant eux avec la tenue peu convenable que tu as eu le tort de garder, et surtout avec des armes qu'il est de règle de déposer avant de franchir le seuil de cette enceinte.

— Ceci est mon costume habituel, et quant aux armes, je suis soldat et il ne m'est pas permis de les quitter.

— Laissons cela, reprit le président, et réponds à mes questions :

Comment te nommes-tu ?

— Le nom sous lequel j'ai été annoncé est le mien : Maxime Mikaelovitch Kourdoukof.

— Appartiens-tu au parti nihiliste ?

— J'ai été inscrit sous le n° 4, à la 11<sup>me</sup> dizaine du 2<sup>me</sup> centre de Saint-Petersbourg.

— Tu connais la partie des statuts relative aux affiliés ?

— Je la connais.

— Tu sais donc que l'obéissance absolue est le premier devoir.

— Je le sais.

— Et que, qui voudrait s'y soustraire encourrait une terrible punition.

— Je sais tout cela.

— Dès lors écoute et prépare-toi à exécuter l'ordre qui t'est donné.

Mu par le sentiment d'un devoir impérieux et par le seul mobile de l'intérêt public, considérant que la justice doit être égale pour tous, et impartiale envers tous, considérant que le plus grand obstacle à la régénération de la société et à l'affranchissement de tous les peuples en général et du peuple russe en particulier, est l'aveugle obstination d'Alexandre Nicolaévitch, se disant Empereur de Russie, que par cette obstination le dit Alex-



andres est rendu et se rend complice de tous les crimes commis par ses agents, qu'à une première sommation, il n'a répondu que par un silence coupable et a continué à se conduire en ennemi de la nation, le comité, suprême défenseur des droits du peuple, après avoir accordé un sursis à ce grand criminel, a cru de son devoir de le juger selon la loi et l'a, à l'unanimité, condamné à la peine de mort, te chargeant toi, Maximo Mikaelovitch Kourdoukof, de l'exécution de la dite sentence dans le plus bref délai.

— Oh ! cela est infâme, s'écria un des juges, bondissant sur son siège, Maxime...

La main d'un de ses complices lui ferma la bouche, pendant qu'un autre le renversait sur l'estrade où il demeura sans mouvement.

— Je refuse d'obéir, vociféra l'officier, vous n'êtes pas des juges, vous n'êtes qu'un ramassis de scélérats et de vils assassins.

— Saisissez cet homme, rugit Vindex.

— Le premier qui fait un pas vers moi, je le tue comme un chien, fit froidement l'officier.

Les exécuteurs hésitaient.

— Saisissez-le, répéta Vindex hors de lui.

— Seul, le président a le droit de donner des ordres ici, dit Nubius, d'une voix sévère. Maxime Mikaelovitch a refusé d'obéir, je le déclare rebelle et exclu de notre parti ; ouvrez-lui les portes et qu'il se retire en emportant sa honte et ses remords.

— Je n'emporte d'autre remord que celui d'avoir été un moment en contact avec des bandits et des assassins, répondit le jeune homme en marchant vers la porte qui se referma derrière lui.

— Il va nous dénoncer, le scélérat, grondait le Juif.

— Silence ! fit le président, il ne parlera pas, c'est moi qui en réponds, il est condamné à mort.

Presque au même moment, au dehors, on entendit un grand cri suivi d'un coup de revolver dont le bruit se perdit dans la solitude.

— Justice est faite, dit Nubius, le traître a vécu, maintenant séparons-nous au plus vite.

— Qui donc exécutera la sentence portée contre l'Empereur, demanda Brémont.

— Le vengeur est désigné et il frappa d'ici à deux ou trois jours au plus, répondit la dame de Pique, d'ici-là que chacun de nous fasse disparaître tout ce qu'il pourrait posséder de compromettant, car si le coup venait à manquer la persécution serait terrible.

— Je me charge du registre de nos délibérations, reprit le président.

— Et cette femme évanouie qu'en faisons-nous ?

— Laissons-la se tirer d'affaire, répartit le docteur ; revenue à elle-même elle saura bien trouver le chemin de son hôtel.

— Un coup de stylet lui fermerait la bouche, dit l'Italien.

— Et nous ferait perdre sa fortune, s'écria Nadiège, respecte-la, frère, elle vaut en ce moment pour nous dix millions.

Cinq minutes après la salle du conseil était déserte.

En montant dans un traîneau pris à la grande Perspective de Vassili, la Sibérienne avait indiqué à son isvoschik la route qu'elle voulait suivre par la 4<sup>me</sup> ligne perpendiculaire à la Néva.

Un homme, enveloppé dans son touloup de peau de mouton et la tête coiffée d'une casquette de fourrure, se tenait à l'angle de cette ligne, à l'endroit où elle débouche sur les quais.

— Lorsque le traîneau passa près de lui, Nadiège dit tout haut « pékrasné pagod ! » le temps est très beau.

— Très beau, bariana, répondit l'isvoschik croyant que ces mots lui étaient adressés, et il continua son chemin, tandis que de son côté l'homme à la casquette s'éloignait d'un pas rapide.

Tout va bien, pensa Nadiège, dans deux jours l'Empereur sera assassiné par Solovief et nous hériterons des dix millions de Maxime. Bonne journée, et elle rentra tout droit à l'hôtel.

Dans le cabinet de travail Paulovna surveillait le feu.

— Ta maîtresse serait-elle déjà couchée, lui demanda la Sibérienne.

— Fiodora Mikailovna n'est pas encore rentrée, répondit laconiquement la servante.

— Elle sera allée passer la soirée chez la comtesse Tatiana, fit l'ex-institutrice en s'asseyant, tu peux te retirer, je l'attendrai.

La camériste russe qui ne demandait pas mieux qu'être délivrée de la présence d'une personne qu'elle détestait instinctivement, se retira aussitôt.

Demeurée seule, la dame de Pique, après avoir fermé la porte en dedans, se dirigea vers le cadre mobile de la boiserie, en fit jouer le ressort, retira tous les papiers et les registres suspects dont elle brûla une partie ainsi que les placards ou proclamations, fit un triage parmi les brochures traînant sur les tables où elle ne laissa que les documents les plus insignifiants, retira le verrou et s'étendit sur une chaise longue pour s'y reposer en attendant sa chère amie.

Son sommeil n'était cependant pas si profond, qu'à onze heures moins un quart elle n'entendit Vania partir avec le traîneau, selon qu'il en avait reçu l'ordre.

— Bon, se dit-elle, d'ici à une heure ou deux, nous allons avoir une fameuse scène, préparons-nous.

Elle ne devait pas attendre si longtemps.

À onze heures et demie le traîneau s'arrêta de nouveau à la porte, la comtesse monta rapidement et entra.

Sa pâleur était effrayante, ses traits décomposés. Paulovna la quitta.

— Qu'as-tu donc, sœur chérie, s'écria la Sibérienne en prenant dans ses mains les mains glacées de son amie, te serait-il arrivé quelque chose de désagréable ou de fâcheux ?

— Oh ! c'est horrible, sanglota la comtesse en laissant tomber sa tête sur la poitrine de son amie, ce sont des monstres.

— Tu m'épouvantes, ma chérie, explique-toi, je t'en conjure.

— Ils l'ont condamné à mort, fit-elle à travers ses sanglots.

— Qui ? l'Empereur ? les fous ! les scélérats, et tu n'as pas réclamé ?

— Réclamé ! ils ne m'en ont pas donné le temps, il ont osé me bâillonner, me renverser sur l'estrade, ils ont voulu me tuer.

(A CONTINUER.)

## “ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1950, B. de P.<sup>e</sup> Montréal.

1, Rue St. Jacques.